

Commentaires de lecture du 28 novembre 2017

AGUS Milena, *Terre promesse* (Nottetempo, 2017, 200 p.)

Milena Agus parle dans une interview à propos de ce roman qu'il s'agit d'un règlement de compte avec la recherche de la terre promise. C'est une sorte de fable qui raconte l'histoire de trois générations et qui commence au sortir de la seconde guerre mondiale.



Les couples qui forment la charpente narrative évoluent avec l'histoire et les protagonistes réactivent inconsciemment en les transposant les rêves et les illusions des générations dont ils sont issus, comme si le temps était circulaire.

On les verra par le récit ou au travers de dialogues directs dans des situations décrites avec ironie et fatalisme passer du Continent italien à la Sardaigne natale de leurs ancêtres (et de ceux de l'auteur!) et jusqu'en Amérique qui reste la terre promise emblématique.

L'histoire pose la question des illusions de la vie, de la recherche d'une terre promise inaccessible si on la cherche en dehors de soi.

Milena Agus qui fait partie de la Nouvelle Vague littéraire sarde, bien que née sur le Continent, reste profondément attachée à la terre natale de ses parents qui lui ont transmis tous les ferments. Nombre d'éléments du roman sont inspirés par sa propre vie.

Le roman est construit en trois parties constitués de petits chapitres souvent très courts en une sorte de montage alterné (lieux-époques-personnes) comme pour un film. Les lieux décrits se limitent à l'immédiat environnement des scènes vécues par les personnages, comme si leurs pensées, leurs émotions et leurs sensations en étaient indissociables.

Le style léger, très fluide, ponctué de dialogues, amène le lecteur à une très grande proximité sinon familiarité avec les personnages. C'est souvent du gros plan. La succession des événements nous entraîne dans une méditation philosophique sur ce qu'est le sens de la vie et la recherche des paradis perdus parfois multiples. Lequel d'entre eux trouvera le sien ?

Anne-Marie AUDUBERT
Novembre 2017

AMMANITI Nicolò, *Io e te* (Einaudi, 201, 100 p.)

Lorenzo, un garçon de 14 ans qui se sent différent de ses camarades et fait semblant de leur ressembler, ressent l'attention de ses parents, leurs inquiétudes à son sujet comme un poids étouffant. Pour être libre d'être enfin seulement lui-même, il use d'un stratagème surprenant : au lieu de fuguer dans un lieu où il se sentirait libre, il s'enferme pendant les 8 jours de "vacances de neige", tout bonnement, dans le sous-sol de l'immeuble dans lequel il habite. *Io e te* est le récit minutieux de cette semaine de liberté pourtant troublée par l'arrivée inopinée de sa demi-sœur Olivia, droguée et à la dérive.



Cette cohabitation forcée devient cependant une vraie rencontre qui permet finalement aux deux jeunes gens d'établir une véritable relation fraternelle. Et, dépassant son double enfermement, en lui-même et dans le sous-sol, Lorenzo tente même d'apporter son aide à Olivia. Puis, lors d'une brève escapade à l'hôpital, il parvient à communiquer, par le biais d'une histoire qu'il invente, avec sa grand-mère agonisante.

En outre, c'est sur les lieux où sa demi-sœur a clos sa vie par une overdose que, 10 ans plus tard, Lorenzo décrit cette aventure d'une semaine qui, on s'en doute, a été très importante pour le jeune garçon qu'il était.

Le style est clair, sans bavardage, et reflète bien l'intensité de l'expérience.

Anny BARROIS
Novembre 2017

BALZERANI Barbara, *Camarade lune* (Cambourakis 2017, trad. Monique Baccelli, titre it. *Compagna luna*, 1998 réédité 2013)



Quand *Compagna Luna* paraît en Italie en 1998 chez Feltrinelli, Barbara Balzerani est encore en prison, à mi-peine de ses 25 ans de condamnation. Elle a 49 ans. Lorsque *Compagna Luna* est réédité chez Derive Aprodì en 2013, Erri de Luca salue le courage de son éditeur alors qu'Antonio Tabucchi s'était opposé à sa réédition chez Feltrinelli parce qu'il y est lui-même édité. Le livre traduit par Monique Baccelli vient d'être publié chez Cambourakis près de 20 ans après sa première sortie. La seule vision du parcours éditorial de ce témoignage donne une idée de l'ambiance qui a été celle de sa réception entre soutiens et refus tout aussi passionnés.

Le texte est suivi d'une postface du journaliste et écrivain Mimmo Sammartino en avocat de la défense et d'une note de l'auteure ajoutée lors de l'édition italienne de 2013, avec des textes critiques favorables.

Balzerani écrivait dès l'origine en conclusion de son adresse au lecteur : « *Ces pages ne veulent offenser personne, surtout pas ceux qui s'en sentiraient offensés. J'aimerais, avant tout, s'ils étaient encore là, que mon père et ma mère les lisent* ». Sammartino quant à lui écrit : « *Ce livre est une histoire dure. Sans concession. Sans renoncer à assumer la pleine responsabilité de décisions, d'actions et de choix irrévocables. Des erreurs et des horreurs* ». Parmi lesquelles un rôle décisif en 1978 dans l'enlèvement tragique d'Aldo Moro, président de la Démocratie Chrétienne, parti alors au pouvoir. Elle a 29 ans.

Dès l'ouverture de son récit Barbara Balzerani nous prévient : « *Cette histoire n'est pas celle des Brigades rouges... C'est seulement une partie de tout ce que j'ai vécu, et la manière dont je l'ai vécu. C'est le résultat de mes interrogations les plus pressantes. C'est un appel à l'aide pour tenter d'y répondre* ».

Son adresse au lecteur est imprimée dans cet *italique* choisi par elle pour parler à la première personne en alternance avec une typographie standard, celle du récit distancié à la troisième personne.

Camarade Lune, c'est un joli titre pour une histoire sombre, racontée en treize courts et forts chapitres. Belle alliance de mots pour condenser le destin de Balzerani entre militance et rêve. La *Camarade*, la militante, fidèle à son combat jusqu'à ses plus grandes violences infligées et subies, a pour amie la *Lune*, seul repère qui la rassure dans l'affolement de sa première sortie : « *Belle, effrontée, distante, indifférente. Inaccessible* ».

Camarade Lune est aussi le titre de son dernier chapitre, le treizième, tout en italique. Le premier chapitre s'intitule *Maria*, prénom de sa mère, ouvrière d'usine, amère et rageuse, qui a voulu lui enseigner à ne rien attendre de la vie et à se débrouiller seule. Maria sera son nom de guerre quand à 19 ans elle entre dans les Brigades rouges pour rompre le charme du désespoir maternel et redonner place au rêve. Elle anéantira ainsi la seule fierté pour sa lignée d'un père bien-aimé mais vaincu, licencié brutalement parce que malade, usé par le travail : ne pas avoir son nom dans les journaux. Il est mort sans savoir que ce nom est maintenant dans la devanture des libraires.

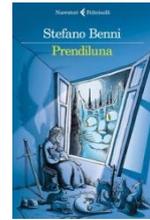
Ecrire, pour Barbara Balzerani incarcérée pendant vingt-cinq ans, a été de l'ordre d'une urgence vitale. « *Beaucoup de temps pour penser et pour essayer de se comprendre* » répond-elle à Antonio Tabucchi, pour lutter contre l'écrasement de la peine, pour sortir du mutisme imposé par la clandestinité et l'enfermement. Libérée en 2011, à 62 ans, Balzerani va aujourd'hui vers ses 70 ans. Elle continue à écrire, il faut la lire. Comme une main tendue.

Nicole ZUCCA
Novembre 2017

BENNI Stefano, *Prendiluna* (Feltrinelli, 2017, 200 p.)

Sauver le monde : autant vouloir attraper la lune ! C'est pourtant l'annonce faite par Ariel, le fantôme d'un chat au nom d'archange à Prendiluna, vieille enseignante à la retraite. Elle devra en l'espace de huit jours, distribuer dix chats à dix "justes" et sauver ainsi l'humanité de l'Apocalypse.

Avertis de cette mission par un rêve commun, Dolcino et Michele Archangelo, anciens élèves de Prendiluna vont s'efforcer de la rejoindre pour la seconder dans sa quête. Ils vont alors s'évader de l'hôpital psychiatrique du Dr Felison où ils sont pensionnaires et où la félicité n'est pas au rendez-vous !



Prendiluna enferme les dix chats dans une valise et se met en route en quête des "justes" : des êtres qui ne sont pas parfaits mais qui, parfois en dépit des apparences, ont su faire preuve d'amour et générosité envers leurs semblables.

Cette quête et celle de Dolcino et Michele entraînent le lecteur dans des lieux et auprès de personnages divers : un vieux musicien à l'article de la mort, une ancienne élève modèle devenue tenancière d'un sex-shop, un ancien amant de Prendiluna, misanthrope féroce qui déverse sa haine via internet, des marginaux aux parcours de vie très différents, le commissaire de police Garbulio épris de thrillers américains qui brouille volontiers fiction et réalité... et tant d'autres personnages ! Il y a surtout un certain Chiomodoro, un super Trump ultra puissant, cruel et malfaisant, chef de la secte des Annibaliani, qui ne favorisera pas la mission de Prendiluna.

Les séquences ordonnées en chapitres assez brefs s'imbriquent en réalité les unes dans les autres à la manière des poupées russes. Sont-elles le produit de rêves ? D'hallucinations ? Débarrassé de la rationalité d'un récit classique, s'ouvre alors dans le texte un espace de liberté investi par la fantaisie de l'auteur. Au travers d'épisodes au comique parfois rabelaisien, de descriptions caricaturales, mais aussi de citations cultivées et d'échappées poétiques, il dénonce l'intolérance, le racisme, la cruauté et la corruption des puissants, la misère des réfugiés, les sectes prédatrices, la tyrannie des "écrans"...

Le rythme du récit offre des ressemblances avec le jazz : des échappées inattendues rejoignent parfois on ne sait trop comment le thème principal : la mission de Prendiluna. Aidée de Michele et Dolcino, parviendra-t-elle à son but ? Quelle sorte de Dieu vont-ils découvrir ?

Le suspense est maintenu jusqu'à la fin pour le lecteur qui consent à renoncer à une rationalité confortable pour savourer la fantaisie débridée du texte de Stefano Benni entre conte philosophique et fable un peu folle.

Danièle FUSTÉ
Novembre 2017

CORONA Mauro, *Il volo della Martora* (1997, dern. éd. 2016 Mondadori, 200 p.)

Agé de soixante-sept ans, Mauro Corona a toujours été un homme de la montagne. Parallèlement à son gagne-pain d'artiste sculpteur sur bois il s'est adonné à son autre grande passion, l'alpinisme. Il l'a pratiqué d'abord dans sa région, puis dans l'ensemble des Dolomites et jusqu'au Groenland et en Californie. Plusieurs voies d'escalade dans le monde portent son nom. Remarqué il y a vingt ans pour ses premiers contes, il est devenu écrivain et a publié plusieurs dizaines d'ouvrages - recueils de nouvelles, romans, poésies, contes pour la jeunesse - tous centrés sur la montagne. Il habite depuis toujours à Arto e Sasso, au nord de Pordenone, le village d'origine de ses parents. C'est dans ce lieu, alors qu'il avait 13 ans, que le 9 octobre 1963 à 22h39 une montagne s'est affaissée dans le lac de retenue du barrage du Vajont. Le tsunami que cela a provoqué a emporté dans la mort mille neuf cents habitants de la vallée.



Avec eux a disparu un mode de vie - on pourrait presque dire une civilisation - qui ne pouvait plus renaître ensuite dans le contexte de modernité que l'Italie du nord commençait à connaître dans les

années soixante. Dans ce recueil de vingt-six nouvelles - en français *Le vol de la martre* - Mauro Corona se veut le témoin de ce qu'était cette vie d'avant, ne serait-ce qu'en hommage aux victimes.

Il nous parle de gens simples à la vie rude : des bergers, des bûcherons, du dernier rémouleur itinérant, des montagnards tous braconniers pour survivre ; des enfants du pays, ses compagnons avec qui il vit tout le temps dehors ; avec aux pieds l'été des chaussons de tissus confectionnés par les grand-mères, et l'hiver de simples galoches en bois.

Il nous parle des coqs de bruyère, de la martre qui ne revient jamais sur ses pas, du rusé renard qu'on ne peut pas chasser au fusil, car alors sa fourrure perdrait toute sa valeur, du corbeau qui après la catastrophe lui confie des secrets. Et aussi des arbres, de tous les arbres magnifiques de son pays.

En nous livrant l'univers disparu de sa jeunesse, Corona nous fait partager son amour de la nature et des gens de la montagne. Il le fait avec des mots simples et un réel talent d'écrivain.

François GENT
Novembre 2017

LOY Rosetta, *Cuori infranti* (Nottetempo, 2010, 64 p.)

L'auteur est né en 1931 à Rome. Très jeune, elle écrit *Le strade di polvere* qui a obtenu plusieurs prix. Le livre dont je parle aujourd'hui contient deux nouvelles noires, deux histoires de sang dans deux lieux du nord de l'Italie. Rosetta Loy dit avoir été présente devant Notre Dame de Paris lors du passage à l'année 2000. Le bruit, les gens qui s'embrassaient n'ont pas été pour elle signe d'espérance mais plutôt un spectacle fantastique. Elle a eu envie d'écrire ces nouvelles - inspirées de faits divers - en mémoire des histoires fantastiques de son enfance.



Il paese del cioccolato - Au pays du chocolat vit une famille bourgeoise (un homme, une femme, deux fils, une fille, un chien). Ces gens-là ont une vie normale. Le fiancé de la fille n'est pas du même monde et cela entraîne des remarques de la part de la mère qui gère la vie de la maison. Un soir, la fille et son fiancé tuent la mère et le jeune fils de 44 coups de couteau.

Erbario - L'histoire se passe dans un vieil immeuble de Erba, où vivent Olindo et Rosa. Un couple habite dans l'appartement qui se trouve au-dessous. L'homme a la peau sombre, la femme la peau blanche ; ils ont un enfant qui pleure tout le temps. Rosa et Olindo veulent préserver leur bonheur des incursions des autres et un crime a lieu.

Je n'ai pas aimé ces nouvelles qui sont très bien racontées, avec beaucoup de détails, mais qui ne respirent que haine, envie, jalousie. D'autre part, le vocabulaire est riche donc difficile et je n'ai pas tout compris.

Colette DOMERGUE
Novembre 2017